



Départ pour l'Italie.

Dix minutes après, le bataillon et l'escadron des guides débouchaient de Lonato pour fondre sur l'ennemi, le culbuter et faire une trouée, afin d'aller rejoindre Masséna.

Le commandant du corps autrichien, stupéfait de la rapidité du mouvement, renvoie son parlementaire, et demande cette fois à capituler.

— Je ne change jamais d'avis, lui répond Napoléon ; je vous ai dit, il y a vingt minutes, que vous seriez tous mes prisonniers...

— Permettez, général..., interrompit l'officier autrichien.

Napoléon lui coupa la parole, en ajoutant :

— Les vingt minutes que je vous avais accordées sont expirées. Et présentant sa montre au parlementaire : Vous le voyez ? ajouta-t-il.

A ces mots, l'officier autrichien fit un signe de la main, et, baissant en même temps la pointe de son épée, se hâta de dire :

— Général, nous nous rendons à discrétion.

— A cette condition, Monsieur, je veux bien accorder à vos troupes les honneurs de la guerre.

Et quand les armes furent déposées, cinq mille fantassins et trois cents cavaliers reconnurent qu'ils s'étaient volontairement constitués prisonniers en présence de cinq cents hommes.

La veille de la bataille de Castiglione (4 août 1796), Napoléon, visitant les postes avancés, se plaignit des fréquentes fusillades qu'il avait entendues le matin.

— Il ne faut pas, dit-il aux soldats, user ainsi sa poudre à tirer sur les buissons.

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une douzaine de balles sifflent à ses oreilles. Un grenadier s'élançe et lui fait un rempart de son corps. Un moment après, le général en chef demanda brusquement à ce soldat :

— Eh bien ! que fais-tu là ? Pourquoi ne retournes-tu pas à ton poste maintenant ?

— Citoyen général, j'attends que vous me donniez la permission d'aller dénicher quelques-uns de ces corbeaux tyroliens qui se sont perchés dans les buissons, là-bas.

— Est-ce que tu t'imagines qu'ils sont restés là à t'attendre ? Retourne à ton poste, te dis-je.

— Citoyen général, ils auront battu en retraite, dans le ravin, comme hier.

— Raison de plus : tu te ferais tuer par eux inutilement.

— Ah ! ouisch !... ça leur est défendu ; ils sont trop maladroits. S'ils savaient tirer juste, tout à l'heure ne nous auraient-ils pas descendus tous les deux, vous d'abord, moi ensuite ?

— Tu ne manquerais donc pas leur chef ?

— Dites un mot, mon général, je l'éclipse à la minute.

— Allons, puisque tu le veux, va ! Mais ne t'y fie pas.

Le grenadier part en sifflant le refrain de la *Marseillaise*. Au bout d'un quart d'heure, comme on le croyait mort parce qu'on avait entendu un grand nombre de coups de feu du côté où il s'était dirigé, il reparait : il n'avait perdu que son chapeau.

— C'est fait, mon général ! dit-il à Napoléon. Je vous avais bien dit qu'ils ne savaient pas viser ; maintenant ils n'ont plus qu'à entermer leur commandant.

— C'est bien, je me souviendrai de toi, répondit Napoléon en s'éloignant.

— Merci, citoyen général, répliqua le grenadier d'un air narquois nous verrons si vous avez de la mémoire.

Le lendemain, les Autrichiens, attaqués à Castiglione avec l'impétuosité française, étaient battus complètement par Napoléon ; et le soir, quelques vieux soldats, assis autour du feu d'un bivouac, dissertaient à leur manière sur les opérations de la journée.

Si Wurmser et ses lieutenants n'étaient pas ménagés par les orateurs de ce club improvisé, chacun d'eux, en revanche, s'extasiait sur les *moyens* et la *capacité* de Napoléon.

— Il faut convenir, disait un vieux sergent, dont le bras gauche, en écharpe, était décoré de deux chevrons, qu'il leur a taillé de fameuses croupières, à ces kaiserlicks ! Avant-hier, à Lonato ; aujourd'hui, à Castiglione ; ils n'ont pas seulement eu le temps de fumer une pipe, tous ces généraux de Pitt et Cobourg. N'est-il pas fameux, le *petit Caporal* ?

— Fameux ! répondit-on à la ronde.

— Et cependant vous ne vouliez pas me croire, quand je vous disais, au passage des Alpes, que je l'avais vu un peu manœuvrer à Toulon ; mais, il faut être juste, toute l'armée d'Italie est composée de gaillards de cette trempe-là. Et ces tartufes d'Italiens qui croyaient que Wurmser allait nous avaler tout crus, nous et le p'tit caporal ! Patience, va ! Bonaparte t'a signé ta feuille de route aujourd'hui, et tu as deux lapins à tes trousses, Masséna et Augereau, qui te feront doubler plus d'une étape.

— Ah ça ! sergent, dit alors un des plus jeunes du cercle, il m'est d'avis, d'après cela, que depuis Lodi notre petit caporal à mérite de monter en grade ?

— Pas mal observé, fit le vieux sergent. Ecoutez, vous autres, les anciens ! trouvez-vous qu'il ait mérité de l'avancement, celui qui a fricassé tous ces Autrichiens ? Que chacun donne son avis : les opinions sont libres, comme disent, à Paris, ces muscadins du Directoire.

— Oui ! oui ! répondirent à la fois les soldats du groupe.

— Il est décidé à l'unanimité, dit une voix, que le petit caporal à mérite de l'avancement.

— Alors rrrrran!... fit le vieux sergent en imitant le roulement d'un tambour, il faut le reconnaître.

Et, étendant le bras qu'il avait de libre :

— Soldats de l'armée d'Italie ! s'écria-t-il d'une voix forte, au nom des vieux troupiers ici présents, vous reconnaîtrez le citoyen Bonaparte pour votre sergent, et lui obéirez en conséquence.

En ce moment l'orateur fut interrompu par un petit homme à la figure pâle, aux yeux étincelants, vêtu d'une redingote grise, et ne portant aucune marque distinctive de grade. Ce petit homme lui frappa légèrement sur l'épaule, en lui demandant avec bienveillance :

— Et à quelle époque le sergent peut-il espérer de passer sous-lieutenant ?

A cette voix bien connue, tous portèrent respectueusement le revers de la main à leur front.

— Nous verrons, citoyen général en chef, répondit le vieux sergent en retroussant fièrement sa moustache.

Après l'affaire de Roveredo, la fatigue des marches forcées qu'avaient faites les soldats, et le combat qu'ils avaient livré dans la journée, décidèrent le général en chef à faire coucher ses troupes sur le champ de bataille.

Napoléon lui-même, mourant de soif et de faim, fut trop heureux de trouver un soldat qui lui donna la seule et unique ration de pain qui se trouvait peut-être dans toute l'armée.

En 1805, au camp du Boulogne, un sergent au 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs à pied de la vieille garde trouve l'occasion, à la suite d'une revue, de faire ressouvenir l'Empereur de cette circonstance.

— C'est donc toi qui, ce jour-là, partageas ton souper avec ton général ? lui demanda-t-il.

— Oui, mon Empereur, c'est moi ; seulement, j'étais bien fâché que les liquides manquassent, car nous avions une fameuse soif tous les deux.

— C'est vrai ! je m'en souviens.

Et, faisant un signe d'intelligence à Berthier qui s'avança, Napoléon lui dit quelques mots à voix basse ; après quoi, se rapprochant du sergent, il ajouta, en détachant la croix qu'il portait toujours au revers de son habit :

— Combien as-tu d'années de service maintenant ?

— Onze ans, mon Empereur, dont neuf blessures huit campagnes, et...

— C'est bon, c'est bon !... Est-ce que nous étions ensemble en Egypte ?

— Un peu, mon Empereur ; à preuve, que lorsque vous êtes venu passer l'inspection au quartier des *empetiferés*, c'est moi que... vous savez bien ?

— Je te reconnais maintenant. Écoute : il est juste qu'à mon tour je partage avec toi : j'ai deux croix, toi tu n'en as pas ; tiens... Mais ce n'est pas tout ; si je t'ai fait faire un mauvais souper autrefois, aujourd'hui je veux que tu fasses un bon dîner. Le maréchal Berthier se chargera de te faire boire à ma santé, si toutefois les liquides ne manquent pas, ajouta Napoléon en souriant.

— Oh ! bien sûr... mon Empereur !... qu'ils ne manqueront pas ! balbutia le sergent. Les liquides !... oh ! jamais pour boire à la santé... de... notre Empereur !...

Et il ne put en dire davantage, tant il devint ému, transporté, électrisé.

Quelques heures après, en prenant place à la table du major-général de l'armée, qui l'avait envoyé chercher à son régiment par un de ses aides-de-camp, le nouveau décoré trouva, sous le pli de sa serviette, le brevet qui le nommait chevalier de la Légion-d'Honneur.

A Arcole, Napoléon se trouvant au milieu de quatre corps autrichiens qui, le pressant de toutes parts, étaient près de faire leur jonction, se décida à manœuvrer par le bas de l'Adige. Ce parti ne devait pas être sans danger ; mais, s'il réussissait, il était décisif.

Quelques bataillons de la division Vaubois, sous le commandement du général Guyeux, arrivèrent et se joignirent à ceux qui étaient déjà à Vérone ; la garde en avait été confiée à Kilmaine, avec trois mille hommes.

Les divisions Augereau et Masséna traversèrent cette ville pendant la nuit du 14 au 15 novembre 1796, dans le plus grand silence.

On crut que l'armée était en retraite ; mais, au lieu de suivre la route de Peschiera, elle prit tout à coup à gauche, et fila le long de l'Adige jusqu'à Ronco, où on jeta un pont. Napoléon espérait arriver dans la matinée à Villa-Nova, et enlever à l'ennemi ses

parcs d'artillerie, ses bagages, et l'attaquer par le flanc ou sur ses derrières.

Dès ce moment, l'armée française devina l'intention de son général en chef.

Augereau passa le premier l'Adige, prit la chaussée du centre, laissant la 12<sup>e</sup> légère à la garde du pont, et marcha sur Arcole.

Masséna le suivit de près, sur la chaussée de gauche, jeta la 75<sup>e</sup> demi-brigade, comme réserve, dans un bois, à droite du pont, et se dirigea sur Porcil.

La réserve de cavalerie, de seize à dix-sept cents chevaux, commandée par le général Beauvoir, resta en bataille sur la rive droite de l'Adige, et prête à passer, suivant les circonstances.

Les tirailleurs d'Augereau parviennent jusqu'au pont d'Arcole sans être aperçus ; ils le trouvent barricadé et défendu par deux régiments de Croates, avec du canon.

L'avant-garde française, éprouvant la plus vive résistance, ne peut déboucher, et se replie en toute hâte jusqu'au point où la chaussée cesse de prêter le flanc. Les généraux se précipitent à la tête de leurs colonnes : Lannes, Verdier, Bon et Verne sont mis hors de combat.

Indigné de ce mouvement rétrograde, Augereau saisit un drapeau, s'élance en avant de deux bataillons de grenadiers, et le porte au delà du pont ; mais, accueilli par une vive fusillade, il est ramené sur sa division.

Le feu de l'ennemi est si violent, que les premiers peletons à peine arrivés, sont écrasés. Napoléon, de sa personne, veut tenter un dernier effort, il saisit aussi un drapeau, le place à la tête du pont, et, encourageant les siens, leur crie :

— N'êtes-vous plus les soldats de Lodi ?

A la voix, à l'exemple de leur général en chef, ceux-ci retournent au combat.

Le pont est à moitié franchi ; mais le feu de l'ennemi renforcé par de nouvelles troupes, fait encore manquer cette attaque.

Lannes, déjà blessé deux fois, y reçoit un troisième coup de feu ; Vignolle, une blessure dangereuse ; Muiron et Elliot, aides-de-camp de Napoléon, tombent morts à ses côtés ; le général en chef, lui-même, entraîné par le désordre de ses troupes en retraite, est préci-

pité dans un marais, et s'y enfonce jusqu'à la moitié du corps...; les autrichiens le dépassèrent de plus de cinquante pas sans le reconnaître.

Cependant les grenadiers, voyant le danger de leur général, font volte-face ; l'adjudant-général Belliard, à leur tête, repousse l'ennemi au-delà du pont, et Napoléon est sauvé.

« Cette journée, dit-il, dans *le Mémorial de Sainte-Hélène*, fut celle du dévouement militaire. »

Mais aussitôt qu'Alvinzi, qui s'était borné à envoyer du renforts sur Arcole, eut appris qu'il avait affaire à toute l'armée française fit exécuter un changement de front à ses troupes, qu'il filèrent dans la direction de Montebello.

De son côté, Napoléon, craignant d'être attaqué le lendemain, concentra toutes ses forces sur la rive droite de l'Adige, en laissant sur la gauche deux demi-brigades pour la garde du pont.

Deux divisions autrichiennes avaient été totalement détruites : huit pièces de canon étaient prises ainsi que plusieurs drapeaux ; on avait fait un grand nombre de prisonniers qui, en défilant le lendemain à travers le camp, remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers de l'armée française. Alors chacun reprit confiance et ne songea plus qu'à de nouvelles victoires.

Napoléon regretta vivement ses aides-de-camp. La lettre suivante, qu'il adressa au général Clarke pour lui transmettre cette nouvelle, est remarquable sous plus d'un rapport :

« Votre neveu Elliot, lui mandait-il, a été tué sur le champ de bataille. Ce jeune homme s'était familiarisé avec les armes ; il avait plusieurs fois marché à la tête des colonnes. Il aurait été, un jour un officier estimable ; il est mort avec gloire en face de l'ennemi, et n'a pas souffert un instant. Quel est l'homme raisonnable qui n'envierait pas une telle fin. »

Quant à Muiron, toujours poursuivi par ses pressentiments de mort, il n'avait pas cessé d'en entretenir ses amis Junot et Marmont. Ce dernier n'avait jamais répondu à ses terreurs qu'en haussant les épaules.

— Tu verras l'accomplissement de mon rêve, lui répétait-il, lorsque le temps sera venu.

— Laisse-moi donc tranquille ! répondait Marmont d'un ton d'iro-

nie. A Lodi, à Borghetto, à la Brenta, à Caldiero, tu t'es battu comme un lion ; tu n'as pas eu seulement une égratignure, et personne de nous n'a été tué : toi et ton rêve, vous n'avez pas le sens commun.

— Parce que les huit mois ne sont point encore écoulés ; mais patience ! le terme approche.

— Soit ! mais en attendant, crois-moi, ne débite pas de semblables balivernes. Tu sais que tout ce qui se dit, même entre nous, est répété à notre général. Il ne croit pas aux contes de vieilles femmes, lui !... Il y en aurait assez pour qu'il donnât ta place à un autre.

— Ma mort lui en épargnera la peine, avait répliqué Muiron.

Cette conversation des deux aides-de-camp avait eu lieu le matin même de la bataille. Le soir, comme quelques officiers de l'état-major s'entretenaient du succès et des pertes de la journée, Marmont fit observer qu'il n'avait pas encore vu Muiron.

— Le général l'aura probablement chargé de quelques ordres pour Augereau, lui fut-il répondu.

Un instant après Junot arrive. L'extrême tristesse de sa physionomie frappa Marmont, que le souvenir de son camarade semble préoccuper davantage :

— Qu'est devenu Muiron ? lui demande-t-il avec vivacité ; est-il ici ou en mission ?...

Pour toute réponse, Junot baisse les yeux, et jette à Helde, son valet de chambre, un regard pour lui recommander le silence ; mais Marmont l'a compris.

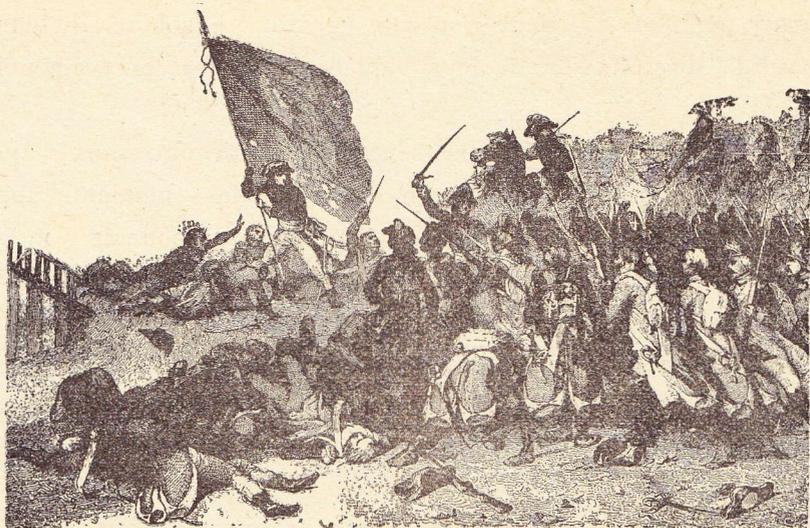
— Ah ! s'écrie-t-il avec désespoir, Muiron avait raison : la mort lui a tenu parole !

En effet, Muiron avait été tué par un officier autrichien qui lui avait tiré un coup de pistolet à bout portant, tandis qu'il dégageait Napoléon qui, en ce moment se trouvait entouré d'ennemis.

On était au 15 Novembre : par une étrange coïncidence, il y avait juste huit mois, jour pour jour, que la sinistre prédiction lui avait été faite dans son rêve.

Quant à Napoléon, il consacra à la mémoire de son aide-de camp favori le premier moment de repos qui suivit la victoire.

« Muiron, écrivit-il à sa veuve, est mort sur le champ d'honneur. « Vous avez perdu un mari qui vous était cher ; j'ai perdu un ami « auquel j'étais attaché par le cœur ; mais la patrie perd plus que



Arcole.

« nous deux. Si je puis vous être utile à quelque chose, à vous et « à votre enfant, comptez sur moi. »

Quelque temps après, il demanda au Directoire, en récompense des services rendus à la République par Muiron, la radiation de madame Berault de Courville, sa belle-mère, et de Charles Berault de Courville, son beau-frère, qui avaient été portés sur la liste des émigrés ; et l'année suivante, à Venise, invité à baptiser une frégate que l'on venait d'armer, Napoléon la nomma la *Muiron* ; et, chose singulière, ce fut sur ce bâtiment qu'il revint d'Égypte en 1799.

Enfin, quinze ans plus tard, à Sainte-Hélène, comme il dictait à M. de Las-Cases le récit de la bataille d'Arcole, le nom de Muiron ayant été prononcé, l'Empereur baissa tristement la tête, en disant d'une voix pleine d'émotion :

— Mort héroïquement en voulant me défendre !

Ce fut dans la nuit qui suivit cette bataille qu'eut lieu le fait suivant, diversement raconté, et que nous ne rapportons ici que d'après des renseignements positifs.

Sur les trois heures du matin, Napoléon toujours infatigable, parcourait son camp sous un costume qui ne décelait en rien le général en chef ; il voulait juger par lui-même si les fatigues de trois jour-

nées aussi pénibles n'avaient rien fait perdre aux soldats de leur respect pour la discipline et de leur vigilance sur les mouvements de l'ennemi.

Il vient à passer devant une sentinelle endormie ; sans l'éveiller et avec précaution il lui enlève son fusil. Quelques moments après le jeune soldat ouvre les yeux, se voit désarmé, et reconnaît son général qui se promène tranquillement et fait faction à sa place.

— Je suis perdu ! s'écrie-t-il.

— Rassure-toi, lui dit Napoléon d'un ton bienveillant ; après tant de fatigues, il peut être permis à un brave tel que toi de succomber au sommeil ; cependant je t'engage à mieux choisir ton temps une autre fois.

Ce jeune soldat, appartenant à la 75<sup>e</sup> demi-brigade, ne crut pouvoir mieux reconnaître cet acte de clémence de son général, qu'en se faisant tuer le lendemain, 19, au combat de Campaza, où les deux régiments autrichiens d'Ehrbach et de Laslezmann furent en partie détruits par cette même 75<sup>e</sup> demi-brigade, sous le commandement du général Vaubois.

La nouvelle de la victoire d'Arcole et des derniers événements qui la suivirent fut portée à Paris par le chef de bataillon Lemarrois aide-de-camp de Napoléon.

Il était chargé de présenter au Directoire les huit drapeaux enlevés à la colonne autrichienne, si complètement écrasée sur la chaussée d'Arcole.

Le gouvernement et les Parisiens accueillirent avec enthousiasme ces nouveaux trophées de la valeur française ; et, sur la proposition du Directoire, le corps législatif décréta :

« Que les drapeaux républicains portés à la bataille d'Arcole, « contre les bataillons ennemis, par les généraux Bonaparte et Augereau, leur seraient donnés à titre de récompense nationale. »

De tout temps l'habileté de la diplomatie autrichienne a été reconnue. Elle regagnait par des traités ce qu'elle avait perdu par des batailles.

Après la défaite d'Arcole, elle proposa à Napoléon un armistice que celui-ci refusa, malgré les instructions que lui avait envoyées le Directoire ; et, débarrassé de tous ses adversaires, le général en chef revint sur Mantoue, la cerna, et la força de se rendre.

Puis, le 10 mars 1797, il battit le prince Charles, qui avait voulu s'opposer au passage de Tagliamento, et fit son entrée à Venise.

De là, les Français s'avancant au pas de course, triomphèrent à Trévise, entrèrent à Trieste, et, s'acharnant à la poursuite de l'archiduc, poussèrent jusqu'à trente lieues en avant de Vienne.

Alors Napoléon fit une halte ; des parlementaires autrichiens arrivèrent, et Léoben fut fixé pour le siège des négociations qui allaient s'entamer.

Napoléon sait se passer des pleins pouvoirs du Directoire : c'est lui qui a fait la guerre, c'est lui qui fera la paix. Cependant les négociations traînent en longueur ; ces pourparlers le fatiguent, et un jour, au milieu d'une discussion, il se lève, saisit un magnifique cabaret de porcelaine qu'il brise et qu'il foule à ses pieds, en disant aux plénipotentiaires :

— Eh bien ! c'est ainsi que je vous pulvériserai tous !

Les diplomates, effrayés, accordent les concessions qu'il demande. On lit le traité. Dans le premier article, l'empereur d'Autriche déclare qu'il reconnaît la République française. A ces mots, Napoléon s'écrie :

— Rayez ce paragraphe, qui est inutile. La République française est comme le soleil ; aveugles sont ceux que son éclat n'a point frappés.

Un traité est signé le 18 avril 1797 ; mais en attendant qu'il soit ratifié, Napoléon, qui réunit la double qualité de général en chef et de plénipotentiaire unique, établit successivement son quartier-général à Montebello, puis à Passeriano, près d'Udine, et enfin à Milan.

Ce fut de cette dernière ville qu'il reçut, du Directoire, l'ordre de se rendre à Rastadt, où le fameux *traité de Campo-Formio* devait être signé par tous les représentants des souverains d'Allemagne, réunis en congrès ; mais, avant de quitter la capitale de la Lombardie, Napoléon adressa ses adieux à ses troupes par cette courte proclamation :

« Soldats de l'armée d'Italie ! je pars demain pour me rendre à Rastadt. En me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espoir de me revoir bientôt au milieu de vous, luttant

« contre de nouveaux dangers. Quelque poste que le gouvernement  
« assigne aux braves de l'armée d'Italie, ils seront toujours les  
« dignes soutiens de la liberté et de la gloire du nom français ! »

Il partit de Milan le 17 novembre 1797.

Son voyage fut marqué par l'empressement du peuple à le voir et à lui offrir des fêtes.

A Mantoue il y eut, à son arrivée, une illumination générale ; il logea à la *Cour*, palais des anciens ducs.

Le roi de Sardaigne l'attendit à Turin, où la plus belle réception lui était préparée ; mais il refusa les honneurs qu'on voulait lui rendre. Il traversa le Mont-Cenis, et son passage en Suisse fut un grand événement pour le pays.

A son entrée dans le canton de Vaud, des jeunes filles, vêtues de blanc, le complimentèrent et lui offrirent une couronne sur laquelle étaient inscrites la sentence arbitrale qui avait proclamé la liberté de la Valteline, et cette maxime si chère aux Vaudois : « Un peuple ne peut pas être sujet d'un autre peuple. » Sa voiture s'étant cassée près d'Avenches, il arriva à pied à l'ossuaire de Morat. Un officier qui avait servi jadis en France lui montra le champ de la sanglante bataille de ce nom, et lui expliqua comment les Suisses, en descendant des montagnes voisines, étaient venus, à la faveur d'un bois, tourner la position de l'armée des Bourguignons et l'avaient mise en déroute.

— Quelle était la force de l'armée du duc de Bourgogne ? lui demanda Napoléon.

— Général, elle se composait de soixante mille hommes, lui répondit l'officier suisse.

— Soixante mille hommes ! fit Napoléon avec surprise ; ils auraient dû couvrir ces montagnes.

— Les Français d'aujourd'hui font mieux la guerre, dit un officier du cortège.

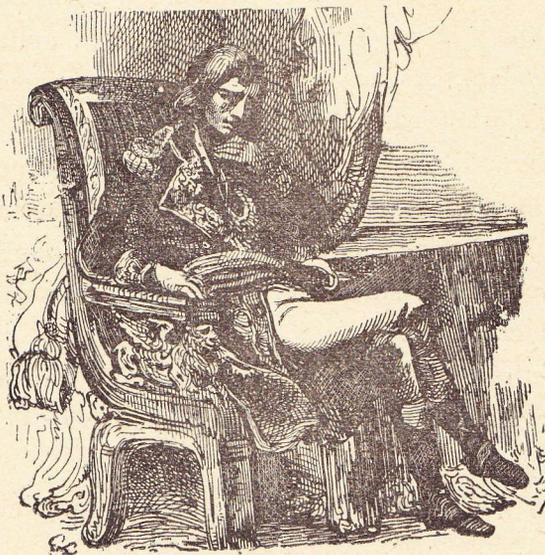
— Monsieur, répliqua Napoléon en ce retournant vivement vers ce dernier, les Bourguignons de ce temps-là n'étaient pas Français.

Après quelques propos insignifiants sur cet amas d'ossements rassemblés en ce lieu, Napoléon remonta dans sa voiture, qu'on avait eu le temps de réparer. Des salves d'artillerie, répétées par le canon de la forteresse de Huningue et les redoutes environnantes, annoncèrent son arrivée à Bâle. Là, il fut complimenté par une députation

du conseil privé, présidé par le bourgmestre de Buxtorf. Les compagnies franches à pied et à cheval paradèrent devant l'auberge de *l'Ours pacifique*, où lui avait été préparé un repas magnifique. Napoléon embrassa tendrement M. Fesch, son grand oncle maternel, ainsi que plusieurs de ses parents qui s'étaient donnés rendez-vous dans cette auberge pour le voir à son passage ; mais, pour éviter les réceptions brillantes qu'il savait qu'on lui ménageait, dans le département du Rhin surtout, il changea l'itinéraire de sa route, suivit la rive droite du fleuve et passa à Offenbourg sans même voir Augereau, qui y avait son quartier-général et qui lui écrivit à cette occasion :

« Vous êtes arrivé a Offenbourg comme on tombe des nues, mon  
« cher général ; c'est un mauvais tour que vous avez joué à un de  
« vos plus dévoués lieutenants, qui, s'il avait été prévenu de votre  
« passage, ne se serait certainement pas privé du plaisir de vous embras-  
« ser. Comme Rastadt n'est pas, dit-on, le lieu du monde le mieux  
« pourvu ni le plus commode, je vous envoie mon aide-de-camp  
« Fournier, que je charge de vous offrir tout ce qui est à ma dispo-  
« sition. »

Napoléon comptait partir de Rastadt aussitôt que la convention secrète du traité aurait été signée. Le Directoire lui-même alla au-



dans cette ville, que, « impatient de le voir et de conférer avec lui  
« sur les intérêts ma-  
« jeurs et multipliés  
« de la patrie, il l'in-  
« vitait à presser le  
« plus possible l'échan-  
« ge des ratifications,  
« et qu'il désirait lui  
« témoigner publique-  
« ment sa propre sa-  
« tisfaction et être en-  
« vers lui le premier  
« interprète de la re-  
« connaissance natio-  
« nale. » Cette conven-

tion fut signée le 1<sup>er</sup> décembre 1797, et le lendemain Napoléon quitta Rastadt. Puis, sans s'arrêter, il traversa la France en gardant le plus strict incognito, arriva à Paris le 5 du même mois, et descendit à sa petite maison de la rue Chantereine, à laquelle l'autorité municipale donna le nom de *rue de la Victoire*, aussitôt que le retour du vainqueur de l'Italie fut connu officiellement dans la capitale.

## CHAPITRE VI.

---

### Fêtes à Paris.

Napoléon n'était pas resté absent de Paris de deux ans, et cependant dans ce court laps de temps il avait fait cent cinquante mille prisonniers, pris cent soixante-dix drapeaux, cinq cent cinquante pièces de canon, cinq équipages de pont, neuf vaisseaux de 64 canons, douze frégates de 32, quatorze corvettes et dix-huit galères.

De plus, après avoir emporté de France deux mille louis, il y avait envoyé, à plusieurs reprises, près de cinquante millions : contre toutes les traditions antiques et modernes, c'était l'armée qui avait nourri la patrie, et cependant, si l'on en croit certains mémoires, Napoléon revint d'Italie n'ayant pas à lui 300.000 francs.

Il s'attendait à une grande récompense nationale ; on proposa au Conseil des anciens de lui donner la terre de Chambord et un bel hôtel à Paris ; mais le Directoire, déterminé par un sentiment de jalousie, s'alarmant de cette proposition, ne voulut pas y souscrire, et la fit écarter par ses créatures.

Pendant ce temps retiré dans sa petite maison de la rue de la Victoire avec sa famille, Napoléon menait à Paris la vie la plus simple.

Il allait au spectacle, qu'il aimait toujours beaucoup, mais en loge

grillée, et rejeta les propositions des administrateurs de théâtre, qui voulurent lui donner une représentation d'apparat.

Cependant il assista à la seconde représentation d'*Horatius-Coclès*, qui avait attiré un concours immense de spectateurs. Quoique sans uniforme et caché au fond d'une loge, il fut aperçu et reconnu.

Aussitôt la salle retentit d'applaudissements unanimes et des cris longuement répétés de *vive Bonaparte !*

Dès son arrivée dans la capitale, les chefs de tous les partis s'étaient présentés chez lui ; mais s'étant excusé de ne pouvoir les recevoir, il n'y admit d'habitude que quelques savants, tels que Monge Berthollet, Laplace, Prony, Lagrange ; plusieurs généraux, Berthier, Desaix, Lefebvre, Cafarelli- Dufarga, et un petit nombre de députés ; Bernardin de Saint-Pierre y eut aussi ses entrées.

Pendant ce temps le Directoire s'occupait de préparer à Napoléon un triomphe éclatant, à l'occasion de la remise du traité de Campo-Formio, qui devait lui être faite solennellement et en séance publique. Le 10 décembre 1797 fut le jour choisi pour cette espèce d'ovation.

La grande cour de Luxembourg avait été disposée à cet effet.

Au fond s'élevait *l'autel de la patrie*, surmonté des statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Paix, et décoré de trophées composés des nombreux drapeaux conquis par l'armée d'Italie.

Autour de l'autel étaient placés des sièges pour les membres du Directoire, les ministres et le corps diplomatique ; un vaste amphithéâtre était réservé aux autorités civiles et militaires.

Une foule immense de spectateurs garnissait la cour et les fenêtres du palais, toutes les rues environnantes étaient remplies d'une multitude de citoyens, l'air retentissait de vivats. Des corps de troupes étaient disposés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour le maintien de l'ordre.

Le Directoire avec son cortège prit place. Le Conservatoire de musique exécuta une symphonie qui fut tout à coup interrompue par les cris de *Vive la République ! Vive Bonaparte !* Mais les cris redoublèrent lorsque Napoléon parut accompagné du général Joubert et du chef de brigade Andréossy. Des acclamations unanimes partirent aussitôt dans toutes les directions, et le proclamèrent le *libérateur de l'Italie*

le *pacificateur du continent* ! tandis que lui s'avancait avec calme et modestie.

Pendant ce temps *l'hymne de la liberté* fut entonnée par les artistes du Conservatoire, et l'assemblée, électrisée, répéta en chœur le refrain de cette hymne. Le Directoire, le cortège, tous les spectateurs se levèrent et se découvrirent pendant l'invocation.

Parvenu au pied de *l'autel de la patrie*, Napoléon fut présenté au Directoire par le ministre des relations extérieures, qui, dans son discours, sut amener adroitement l'éloge le plus vrai et le mieux mérité du vainqueur de l'Italie.

« Quand je pense, dit M. Talleyrand en terminant, à tout ce que Bonaparte fait pour qu'on lui pardonne sa gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le distingue, à son amour pour les sciences ; quand personne n'ignore son profond mépris pour l'éclat, le luxe ; ah ! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être le solliciter un jour, pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre, tandis que lui ne le sera jamais : telle est sa destinée ! »

Après cette prophétie de M. de Talleyrand, le silence devint plus profond pour entendre Napoléon, qui, après avoir remis au président du Directoire la ratification donnée par l'empereur d'Autriche au traité de Campo-Formio, parla en ces termes.

« Citoyens directeurs, le peuple français, pour être libre, avait les rois à combattre. Pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix huit siècles de préjugés à vaincre : vous avez triomphé de tous ces obstacles ; la paix que vous venez de conclure datera l'ère des gouvernements représentatifs.

« Vous êtes parvenus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites. Vous avez fait plus, les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes, dont elles furent le berceau, voient avec espérance le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres.

« Ce sont deux piédestaux sur lesquels les destinées du monde vont placer deux puissantes nations, et lorsque le bonheur du peu-